

La caste entre histoire et anthropologie

Le « grand jeu » interprétatif

Jackie Assayag

« Qui connaît le mieux la rivière [...], l'hydrologue ou le nageur ? »

CLIFFORD GEERTZ, *Available Lights*

Beaucoup considèrent la société indienne comme l'une des plus diversifiées dans le monde, voire la plus complexe entre toutes. Dans cet univers social de dimension continentale coexistent, en effet, les fonctionnaires de Delhi et les chasseurs-cueilleurs des îles Andamans, les exportateurs de matériel informatique de Bangalore et les casseurs de pierre de Calcutta, les pasteurs nomades de l'Himachal Pradesh et les artisans pêcheurs du Tamilnadu, les populations tribales des forêts de l'Orissa ou du pays Coorg et les industriels de l'aquaculture du territoire de Goa, ou encore les Brahmanes *kashmiri* ou ceux, *bhumihar*, du Bihar et les cultivateurs itinérants du Mizoram, les barons du sucre du Maharashtra et les propriétaires des métiers textiles de la ville de Coimbatore, les porteurs de bois de chauffage de la région du Kumaon et les ingénieurs de forage pétrolier de la mégapole de Mumbai, etc. Évidemment, ces groupes sociaux diffèrent considérablement, en termes d'organisation sociale et de culture, au point que l'Asie du Sud a pu apparaître comme une mosaïque défiant le classement sociologique et la raison historiographique, sauf à lui reconnaître (ou imposer) un régime d'intelligibilité « englobant » ou étiré dans la durée : celui de la « caste », comme système ou structure¹.

À propos de SUSAN BAYLY, *Caste, Society and Politics in India from the Eighteenth Century to the Modern Age*, Cambridge, Cambridge University Press, « The New Cambridge History of India-IV, 3 », 1999.

1 - La complexité d'une société dépend évidemment moins de ses propriétés empiriques que du ou des niveau(x) d'analyse choisi(s) qu'on lui applique et des outils conceptuels utilisés pour la rendre intelligible ; cf. NELSON GOODMAN, *Ways of World-making*, Hassocks, Harvester Press, 1975.

Au regard de la quantité diluvienne de littérature consacrée à « la caste » depuis plusieurs siècles, écrire un livre sur cet objet surdéterminé par nombre d'interprétations s'apparente à une formidable gageure. Aux monographies anthropologiques fouillées, rédigées par centaines, le dispute la profondeur d'enquêtes historiques en tous genres ou la profusion d'études sociologiques cherchant à caractériser ce type de morphologie sociale ; sans même évoquer la prolixité des récits de voyage, les ouvrages arabes ou persans, les traités sanscrits ou les nombreux textes en langues vernaculaires indiennes, ni les copieux rapports officiels du colonisateur britannique où le préjugé ne l'emporte pas toujours sur l'ethnologie. Qui prétendrait maîtriser cette Babel sociologique ? Quelle autorité s'enhardirait à couvrir tous ces champs de savoir ? Et que peut-on bien écrire aujourd'hui d'inédit sur la caste en Inde, qu'on l'entende en tant que *jāti* (« naissance ») ou *varna* (« couleur » ou « état ») ?

C'est ce défi que relève Susan Bayly – professeur d'histoire et d'anthropologie sociale à l'université de Cambridge –, avec savoir, érudition et talent. Son épais ouvrage, une somme de quatre cents pages, dépasse le simple inventaire tant il offre au lecteur une mise au clair à la fois lucide et riche d'enseignements divers, y compris disciplinaires. Il s'agit là d'une intervention aussi importante que rafraîchissante dans le champ des études concernant la société indienne, aussi bien par la diversité des thèmes abordés qu'au regard de la géographie couverte et de la temporalité traversée. À n'en pas douter, *Caste, Society and Politics in India from the Eighteenth Century to the Modern Age* servira désormais de référence obligée pour tous ceux, historiens, sociologues et anthropologues, qui s'intéressent de près ou de loin aux questions de stratification sociale dans l'espace ou le temps. D'autant qu'à en croire l'auteur, la caste est à l'Inde ce que le factionnalisme ou la corruption sont à l'Italie, la race aux États-Unis et la classe au Royaume-Uni (p. 366).

La caste dans l'histoire et l'histoire dans la caste

L'*opus magnum* de S. Bayly ne vise pas simplement à suivre les avatars de la caste dans l'histoire. Il cherche plutôt à la soumettre à un régime historiographique qui ne fasse perdre ni sa dimension sociologique ni les aspects anthropologiques de son fonctionnement. Certes, une telle ambition n'est pas nouvelle. Les travaux de Bernard S. Cohn², entrepris au croisement de l'anthropologie et de l'histoire à partir des années 1960, avaient été pionniers. Ils constituent d'ailleurs un héritage toujours vivant, et pas seulement pour les spécialistes de l'Asie du Sud.

Force est pourtant de constater que le projet de S. Bayly s'en démarque nettement. D'abord, parce que l'auteur propose une synthèse raisonnée de la masse

2 - Notamment son livre *An Anthropologist among the Historians and Other Essays*, Delhi, Oxford University Press, 1987, dont on retiendra l'affirmation que la conjonction entre histoire et anthropologie n'est pas « seulement une autre nouvelle spécialité [...] mais le moyen par lequel l'épistémologie et la matière commune aux deux disciplines pourraient être réaffirmées » (p. 42).

des travaux accumulés depuis ceux, précurseurs, de l'anthropologue-historien de Chicago, et parce qu'elle ambitionne de ressaisir la dynamique de la caste, sous ses multiples métamorphoses, depuis plus de trois cent cinquante ans dans le sous-continent. Ensuite, parce qu'elle privilégie les rapports complexes que la caste entretient avec l'État, ou plutôt les États : précoloniaux, colonial, post-colonial, dont chacun a façonné la caste à sa manière. Enfin, et surtout, parce qu'elle illustre l'« extraordinaire flexibilité » de la caste, son caractère « ouvert » et « multidimensionnel ». Car c'est justement à cause de cette « fluidité » et de son aspect volatil que cette forme d'organisation a été périodiquement réappropriée pour donner lieu à des reformulations significatives ou à de franches inventions. La caste a été une « ressource » stratégique et symbolique, adaptative en somme, et depuis fort longtemps, pour la quasi-totalité des groupes sociaux en Asie du Sud.

La thèse de S. Bayly paraît donc simple et claire : la caste *a* ou *est* une histoire. Elle constitue une réalité sociale de la vie indienne depuis plusieurs siècles ; son existence est largement avérée avant la colonisation. Dans la foulée, l'auteur souligne qu'aucun système des castes n'a régulé (jusqu'à récemment) l'ensemble des groupes vivant dans le sous-continent – ainsi des musulmans, des « maraudeurs », des paysans sans terre ou armés – ni même concerné toutes les régions de la péninsule : une partie du Bengale, du Pendjab, du sud de l'Inde, aussi bien que le Nord-Est et la plaine centrale du Deccan l'ont ignoré. Mieux, des groupes qui ont pu se désigner comme castes ne correspondaient que de fort loin au sens donné par les sociologues à cette notion (endogamie, profession, pureté, etc.). En sorte que la caste n'est, dans sa forme connue, ni statique ni aussi ancienne qu'on le prétend généralement. Ce type de morphologie sociale a été « produite, formée et perpétuée par un développement social et politique relativement récent », écrite (p. 4).

De là, l'idée d'immerger la caste dans une histoire pluriséculaire pour reconstituer son émergence ; de là, aussi, le recours à la sémantique historique pour comprendre la multiplicité des formes et significations qu'elle a revêtues dans l'espace et le temps ; de là, enfin, cet effort d'investigation afin d'exposer la complexité de ses modes de transformation, au diapason de ceux, non moins complexes, des appareils de pouvoir avant et après l'indépendance (1947). La perspective est d'autant plus heuristique que la dénomination « caste » comme son régime sociologique actuel ne se réduisent pas, loin s'en faut, à ces couches sédimentées de sens et de pratiques.

Au regard de l'acception courante attribuée à la notion, l'entreprise de S. Bayly procède donc de quatre refus motivés par sa volonté de se démarquer de confusions anciennes mais surtout des orientations (post-coloniale, post-orientaliste et sub-alterniste) dominantes dans le milieu universitaire anglophone (principalement américain)³. Le premier, pour imposer l'idée que la caste est une catégorie irréductible à

3 - Pour une présentation générale (en français) de ce courant historiographique, on renvoie à l'article de JACQUES POUCHEPADASS, « Les *Subaltern Studies*, ou la critique post-coloniale de la modernité », *L'Homme*, 156, 2000, pp. 161-186, et au volume coordonné par MAMADOU DIOUF, *L'historiographie indienne en débat. Colonialisme, nationalisme et*

celles de la « race » ou de la « classe », en dépit de glissements ou de recouvrements sémantiques effectivement récurrents ; le deuxième, pour éviter de la réduire à une essence culturelle ou une identité primordiale (dont les caractéristiques pourraient être directement tirées de textes datant des époques archaïque, antique ou médiévale) ; le troisième, afin de lui restituer sa dimension herméneutique : les acteurs la pensent et se la représentent, discutent sur elle et en débattent en la transformant simultanément ; enfin, parce que S. Bayly veut surtout convaincre que la caste n'est pas le produit de la seule imagination orientaliste européenne, une fiction qui serait liée au colonialisme, comme le répète depuis vingt ans l'approche déconstructionniste ou post-coloniale (issue d'ailleurs, soulignons-le, d'une radicalisation des thèses de Bernard S. Cohn⁴). Pour l'auteur, les Indiens ne sont pas les « récipients » des idées occidentales. Ils ont activement participé à la fabrication de la caste et continûment collaboré pour ce faire avec les agents de la colonisation. Non sans avoir su parfois la mobiliser efficacement contre ces derniers qui ne s'étaient pas privés, il est vrai, de diviser pour régner. Bref, les Indiens sont des sujets de l'histoire *de jure et de facto*.

L'effort de compréhension nuancée de la caste dans l'histoire et de l'histoire dans la caste, à travers le dire et l'agir d'acteurs aussi bien indigènes qu'étrangers, autorise l'auteur à faire défiler devant nos yeux diverses configurations sociales et culturelles du sous-continent depuis les années 1650. Le panorama se déroule jusqu'à l'époque dite moderne dont le *terminus ad quem* est fixé aux années 1990. L'exploration stratigraphique atteste que si les multiples configurations du sous-continent ont effectivement transformé le régime de la caste, c'est d'abord et peut-être surtout parce que l'histoire et la politique de l'ensemble de cette vaste région – peuplée de centaines de millions d'habitants parlant de nombreuses langues et pratiquant diverses religions – ont été construites à travers la (ou les) caste(s).

Au regard de la constante réinvention « par différentes générations que quelque chose qui peut encore largement être appelé caste » (p. 64), S. Bayly va jusqu'à pronostiquer que cette forme sociale n'est pas près de disparaître. Sa politisation croissante, liée au développement des sentiments de reconnaissance et d'appartenance, l'a d'ailleurs d'ores et déjà transformée en « ethnie », voire en « communauté imaginée » pourvoyeuse de l'estime de soi et dont les membres aspirent à l'élection dans *une* (ethno)-nation.

sociétés post-coloniales, Paris, Éditions Karthala/Sephis, 1999 ; cf. également la recension hagiographique récente de cette « école » par SALONI MATHUR, « History and Anthropology in South Asia: Rethinking the Archive », *Annual Review of Anthropology*, 29, 2000, pp. 89-106.

4 - L'introduction du plus récent ouvrage de BERNARD S. COHN, *Colonialism and its Forms of Knowledge. The British in India*, Princeton, Princeton University Press, 1996, rédigée par l'historien Nicholas B. Dirks, atteste un tel infléchissement (voir le compte rendu de JACKIE ASSAYAG, *Annales HSS*, 51-3, 1996, pp. 786-790).

Émergence, genèse et transformation de la caste

Conformément aux travaux de l'historiographie de la dite « nouvelle école de Cambridge », selon laquelle le XVIII^e siècle apparaît décisif pour la destinée du monde indien⁵, S. Bayly considère que cette période fut déterminante pour la formation de la caste (au moins telle qu'on la comprend actuellement). Cette idée est explicitée dans le chapitre 1 à la faveur de deux corrélations. L'effondrement de l'empire moghol (entre XVII^e et XVIII^e siècle) a permis l'émergence d'États régionaux indigènes et l'extension du pouvoir occidental dans le sous-continent. Cette conjoncture, socialement volatile et de grande fluidité politique, a favorisé les opportunités individuelles et les stratégies héroïques d'acteurs aux allures de « parvenus ». La caste (sous la catégorie de *varna*) est issue de cette phase majeure de transition économique-politique. Celle-ci a concerné aussi bien les puissants que les faibles, tant les privilégiés que les déshérités, et jusqu'aux traditions, populaires et savantes. De fait, au mitan du XVIII^e siècle, les Brahmanes (et leurs idéaux) sont fermement installés au sommet de la société, mais sans avoir toutefois supplanté complètement les Kshatriyas dont l'*éthos* et les idéaux étaient auparavant prééminents (chap. 2). L'*homo hierarchicus* est bel et bien né dans la première moitié du XVIII^e siècle.

Dès lors, l'essor du pouvoir de la Compagnie britannique des Indes accélère de triple façon les changements intervenus auparavant. Premièrement, dans la ferme intention de résister aux étrangers, les pouvoirs régionaux indigènes, ainsi que les commerçants et autres producteurs de marchandises, tentent de protéger leur savoir-faire et leurs réseaux d'échange et de crédit en renforçant leurs liens communautaires organisés sur la base de la caste et des relations entre *jâtis*. Deuxièmement, dans la mesure où la Compagnie recrute du personnel indien pour ses armées en promettant de protéger les normes de caste des recrutés, les groupes sociaux sont encouragés à consolider leurs rapports communautaires, à défendre leur position statutaire et le partage des valeurs au sein des communautés; dans l'intervalle, le désarmement des tribus, des ascètes et des paysans nomades a favorisé leur assimilation vaille que vaille dans l'ordre « casté ». Enfin, parce que les Britanniques détruisent la puissance militaire des gouvernements régionaux et les assujettissent, les chefs locaux patronnent plus que jamais les Brahmanes ou les renonçants et financent désormais à grands frais temples et rituels dans l'espoir de compenser par l'autorité religieuse la raréfaction de leurs exploits et le déclin des valeurs qui étaient naguère attachées aux guerriers, qualifiés d'« hommes de prouesse » (*man of prowess*).

Ce processus de transformation s'est en réalité déroulé en deux temps longs. D'une part, avec la montée en puissance de la figure de « l'homme de prouesse »,

5 - Pour une présentation de cette tradition universitaire, on se reportera à l'essai autobiographique de CHRISTOPHER A. BAYLY, « Epilogue: Historiographical and Autobiographical Note », in *Origins of Nationality in South Asia. Patriotism and Ethical Government in the Making of Modern India*, Delhi, Oxford University Press, 1998, pp. 307-322.

ou « roi guerrier », engendré par les Moghols et leurs successeurs immédiats, associés aux valeurs seigneuriales de caste qu'encourageait le pouvoir régnant. D'autre part, avec l'essor des élites régionales qui exercent le pouvoir d'État à travers des réseaux de service de castes brahmanes et scripturaires dans le but de légitimer leur autorité. La figure du guerrier marathe Shivaji Bhonsle (1630-1680) est emblématique pour qui veut comprendre comment la caste et la société de castes ont émergé sous la forme que nous leur connaissons. Ce conquérant auto-proclamé, d'origine paysanne et, par ailleurs, autodidacte, a négocié et manœuvré de manière si habile qu'il put se présenter à l'instar d'un *kshatriya*, ou roi exemplaire, tout à la fois porteur du cordon des castes de « deux fois nés » (*dvija*) et « homme de prouesse », c'est-à-dire soldat valeureux et auteur d'exploits. Pour ce faire, ce « parvenu » s'est appuyé sur une caste de brahmanes (de basse espèce à l'époque), celle des Peshwa Chitpavan, alors que d'autres brahmanes de meilleure origine en ce temps-là, comme les Desastha, résistèrent : leurs membres ne voulaient pas servir de légitimation à ce pouvoir accaparé par la roture. Quant aux « hommes de bien sédentaires », commerçants pieux ou agriculteurs laborieux et vertueux, ils optèrent plutôt pour le modèle du renonçant-ascète que pour celui du prêtre brahmane, fournisseur de services.

En dépit de son caractère séduisant, la figure de « l'homme de prouesse » (comme l'avait été celle du « big-man », introduite par Mathison Mines pour le cas du Tamilnadu⁶) n'emporte guère l'adhésion. En effet, l'encouragement des « hommes de prouesse » par les Moghols fut-il vraiment une innovation ? Le patronage par l'État de ces guerriers valeureux n'a-t-il pas eu bon nombre de précédents, notamment dans les sultanats prémoghols du Deccan et dans la société rajpote, bien avant le XVIII^e siècle ? Mentionnons enfin que l'ensemble des analyses sous-estime l'importance des mouvements de résistance anti-hiérarchiques ou anticastes, même s'il est vrai qu'une majorité d'entre eux visaient d'abord l'ascension sociale sur l'échelle statutaire à la faveur de situations autorisant la mobilité des groupes entreprenants.

Au XIX^e siècle, les incertitudes politiques et militaires restent fortes. Mais le changement essentiel, dû à l'intervention britannique, reste à venir, sous la forme d'un bouleversement économique. La réforme foncière, dite du *land settlement*, va en effet définitivement marginaliser l'« homme de prouesse » itinérant et favoriser l'épanouissement de l'« homme de valeur bien installé » (*settled-man of worth*), à savoir du paysan sobre et industriel et du commerçant pieux et entreprenant ; tous deux jouèrent un rôle important dans l'État colonial. Enracinés dans la localité, ces derniers tiraient cependant profit de vastes réseaux pour développer leurs activités commerciales mais aussi dévotionnelles (fréquemment vichnouites s'agissant des castes marchandes). En sorte que « l'homme de valeur bien installé » devint le nouveau symbole incarnant les idéaux communautaires.

6 - Cf. MATHISON MINES, *Public Faces, Private Voices. Community and Individuality in South Asia*, Berkeley, University of California Press, 1994, notamment les chapitres 3 et 6.

Entre le XVIII^e et le XIX^e siècle, la vie seigneuriale dispendieuse, dorénavant considérée comme « sauvage », fut de plus en plus critiquée ; les traditions du labeur, de la chasteté et de la sobriété furent, à l'inverse, fortement louangées. Dans le même temps, les transformations de l'environnement (déforestation, chemins de fer, croissance démographique, sédentarisation, mercantilisation de l'agriculture) aussi bien que les intrusions des Britanniques dans les zones limitrophes de cultures ou au sein des sociétés périphériques créèrent des distinctions dans les modes de vie des populations qui n'avaient jamais été systématiquement recensées ni classifiées. Ainsi, par exemple, les gens des tribus Bhils furent répertoriés par les Britanniques comme « occupants de bas statut » ou « laboureurs dépendants », tandis que la caste hindoue lettrée fut qualifiée de « haute, pure et supérieure ».

La barrière de pollution, c'est-à-dire l'établissement d'une frontière claire et nette entre membres des classes dites « pures » ou « propres » et ceux qualifiés d'« impurs » parce que « souillés » et « sales », entre alors en vigueur. Non seulement cette frontière autorise la distinction entre « gens de caste » et « sauvages des tribus », mais elle s'impose avec force pour stigmatiser un grand nombre de laboureurs, d'artisans et de gens de service. Bref, une conception exclusiviste de l'ordre social, et des idéaux dharmiques qui lui sont liés, se consolide et s'étend. La conscience d'appartenir à une caste et le besoin d'une hiérarchie se fortifient, aussi bien parmi les indigènes que chez les colonisateurs. Les normes sont désormais définies de telle façon qu'elles excluent non seulement les castes dites « intouchables », mais également les musulmans du royaume, de la pieuse civilité hindoue. La rigidité des frontières entre castes s'exacerbe avec l'exploitation par les Britanniques de l'institution impériale de l'« archive » (ou « complexe épistémologique »⁷) : énumération et classement des groupes sociaux, codifications des recensements, établissement de rapports officiels, normalisation des *Gazetteers* ; soit autant d'instruments de contrôle nécessaires à l'information d'un État amplifiant son pouvoir de coercition et de surveillance sur ses populations ; de fait, l'entreprise affecta profondément la vie de ses sujets indiens (chap. 5).

Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, le British Rule ne cesse de s'étendre. Surtout, il se consolide. La puissance d'établissement que devient la bureaucratie impériale renforce les normes et les conventions de caste, finalement utiles au fonctionnement du gouvernement et à sa reproduction à travers le temps. Les interventions institutionnelles du Raj, de plus en plus répétées et toujours plus efficaces, accélèrent la transformation du pouvoir d'État. Elles précipitent simultanément les identités sociales à la fois administrées et créées par lui. Les singularités de castes se cristallisent, voire s'ossifient – l'auteur écrit « calcified » – selon des configurations qui n'avaient jamais existé auparavant. Cette évolution socio-politique entérine l'idée, partagée par les colonisateurs et les colonisés, que les

7 - On s'inspire de THOMAS RICHARDS qui écrit : « L'archive était moins une institution spécifique qu'un ensemble épistémologique permettant de représenter une connaissance exhaustive au sein (du domaine) de l'Empire » (*The Imperial Archive. Knowledge and the Fantasy of Empire*, Londres, Routledge, 1993, p. 14).

Indiens ont leur propre ordre « coutumier », lequel n'est autre que celui de la caste. L'Inde devient le continent des « traditions », sinon la patrie de la Tradition.

De cette conception coloniale hybride découle l'importance qu'ont revêtu, dans ce pays, non seulement le traitement séparé par l'État des dites « communautés » (castes, sectes, tribus, religions) mais aussi les affinités entre castes, dès lors promptes à se transformer en associations ou en front d'alliance dans une arène politique en voie de formation et au sein de laquelle la compétition ne cesse de s'accroître. Elle s'intensifie d'autant plus que la caste et les identités qu'elle génère ou canalise sont sujettes à débats, attaques et contestations, tant chez les Britanniques, qu'ils soient orientalistes, ethnologues ou administrateurs (chap. 3), que parmi les Indiens, principalement préoccupés soit à en dénoncer les vices ou les dommages soit à en vanter les vertus de stabilité ou de progrès, autant dire le « génie racial national ou hindou » (chap. 4).

Évidemment, les points de vue exprimés dépendaient du contexte politique et social immédiat. Pourtant, ils ne s'y réduisaient pas. La caste, répète souvent S. Bayly, ne fut pas un artefact construit par la colonisation mais bien une donnée sociale disputée et avec laquelle il a toujours fallu compter. L'impact indéniable des pratiques et des perceptions britanniques dans le développement social de l'Inde ne doit pas faire oublier que les Indiens furent eux-mêmes impliqués dans les modes d'information, de conception et de formulation produits sur leur propre société⁸.

Cela ne signifie pas non plus qu'un accord s'établit entre Indiens et Britanniques sur l'origine, la nature, l'organisation et le fonctionnement des castes. Cela n'implique pas davantage que la compréhension de la caste par les colonisateurs fut toujours consistante et continûment univoque, ni que tous les acteurs de la colonisation partageaient les mêmes idées sur ce plan. Par exemple, tandis que l'administration considérait volontiers la caste hindoue comme une réalité sociale impliquée dans la construction de l'État, les orientalistes ou les missionnaires inclinaient à y reconnaître l'expression d'un « fléau moral » (*moral evil*) (chap. 3).

Du côté indien, la critique anti-caste menée par les lettrés sanscritistes et autres intellectuels, au nom de son caractère séparatiste pernicieux et antinational, était largement contestée par d'autres hindous de caste qui cherchaient, eux, à approfondir leur compréhension du problème social afin que l'Inde progresse dans la voie de la justice et de la citoyenneté. Dans le même temps, ces partisans luttèrent, d'une part, contre les militants qui considéraient la caste comme une idéologie d'un ordre moral et spirituel supérieur à régénérer, tout en combattant, d'autre part, les groupes qui la présentaient comme un fait ethn(ograph)ique indien à la source d'une possible mobilisation et de sa force nationale en gésine (chap. 4). En tout cas, une majorité d'entre eux recherchait la pure indianité, dite autochtone

8 - Cf. l'ouvrage de référence de CHRISTOPHER A. BAYLY, *Empire and Information. Intelligence Gathering and Social Communication in India, 1780-1870*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996, que l'on peut également lire comme une réfutation de la thèse orientaliste ou post-coloniale (l'idée est développée par JACKIE ASSAYAG dans le compte rendu de cet ouvrage : *L'Homme*, 146, 1998, pp. 289-293).

ou authentique, dans un hindouisme retrempé aux sources d'une Inde fondamentale. Mais celle-ci le devait davantage à l'entrée du pays dans la modernité coloniale qu'à la révélation védique ou aux retrouvailles brahmaniques. De fait, les sectes et les orthopraxies religieuses se sont multipliées dans la seconde moitié du XIX^e siècle, sous l'appellation de mouvements de réforme ou de renaissance (néo)-hindous. S. Bayly considère, fort justement, que ces idéologies et ces polémiques, ainsi que les groupes qui les exprimaient, furent déterminantes pour la fabrique du nationalisme et de la nation « moderne » dans le courant du XX^e siècle⁹.

La politique de mobilisation de masse sur la base de la caste, impulsée par des leaders plus ou moins charismatiques, doit en conséquence être replacée dans l'espace critique de ces débats et conflits intellectuels, sociaux et politiques. Les Indiens ont interprété de multiples façons, et parfois de manière contradictoire, les divisions de castes. Il n'en reste pas moins que celles-ci furent principalement vues soit comme des « essences nationales », conçues alors comme les expressions sociales d'une singularité culturelle, soit comme des obstacles à la construction du nationalisme ou à l'idée de citoyenneté, c'est-à-dire des freins à la modernisation. Le mahatma Gandhi lui-même dut traiter avec prudence de ces questions bien qu'il fût par avance convaincu de la perfection organiciste et cosmique de l'ordre quadripartite des castes hindoues (*varnāshramadharmā*). Aussi S. Bayly discute-t-elle en détail les termes des débats officiels sur la caste aussi bien que la gestion politique qui en fut faite dans l'Inde indépendante (chap. 8).

Après 1947, la caste se recompose. En régime formellement proclamé démocratique, elle devient un instrument politique privilégié au service de la reconnaissance et pour la défense des passions et des intérêts. De là le développement du « castéisme »¹⁰, terme péjoratif mais technique utilisé par l'ensemble des groupes sociaux dans le but de rallier les suffrages et de gagner les soutiens lors des élections ; le castéisme permet également de forger des associations supra-locales, voire des alliances, ou de constituer des fédérations susceptibles de transcender les langues, les religions et les frontières géographiques. Cette dynamique supra-régionale a modifié du même coup le statut et le pouvoir politiques, ainsi que la puissance économique de nombre de groupes sociaux, notamment ceux placés au plus haut. Les nouvelles formes d'allégeance permettaient désormais de subjuguer ou d'exclure de larges franges de la population (chap. 8), voire d'en supprimer des sections d'autant plus violemment que c'était au nom de la caste ou contre elle

9 - Sur les composantes et les mécanismes de cette fabrique, voir CHRISTOPHE JAFFRELOT, *Les nationalistes hindous. Idéologie, implantation et mobilisation des années 1920 aux années 1990*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1993 ; PETER VAN DER VEER, *Religious Nationalism. Hindus and Muslims in India*, Berkeley, University of California Press, 1994 ; JOHN ZAVOS, *The Emergence of Hindu Nationalism in India*, Delhi, Oxford University Press, 2000, et JACKIE ASSAYAG, *L'Inde. Désir de nation*, Paris, Odile Jacob, 2001.

10 - On se permet de renvoyer à deux articles de JACKIE ASSAYAG, « De la caste au "castéisme" » ? », in C. JAFFRELOT (éd.), *L'Inde contemporaine de 1950 à nos jours*, Paris, Fayard, 1997, pp. 372-392, et « Caste, démocratie et nationalisme. Les avatars du "castéisme" dans l'Inde contemporaine », *Pouvoirs*, 90, 1999, pp. 55-66.

que des conflits pouvaient éclater. L'expression « guerre de castes » (forgée par les journalistes) désigne des pogroms contre les basses castes organisés par des propriétaires terriens finançant des bandes armées. Ces conflits se sont multipliés durant les dernières décennies au Bihar et au Maharashtra, en Andhra Pradesh et au Kérala, au Tamilnadu comme au Karnataka (chap. 9).

Mais S. Bayly prend soin de rappeler que la production de l'« impureté » substantielle avait été imposée à grande échelle dès le XIX^e siècle : l'appellation d'Intouchables avait alors été épinglée sur des populations comme les Chamar, les Chuhra et les Mahar au Nord et dans le Deccan, et les Paraiyan, les Palla, les Mala, les Holeya et les Cheruma, dans le sud de la péninsule (chap. 5). Dans la foulée, l'historienne repère et périodise la succession des catégorisations officielles pour les désigner en tout ou partie : *Scheduled* (castes ou tribus), *Depressed* (castes ou classes), *Backward* (castes), Intouchables, *Harijans*, *Other Backward* (classes) et *Dalits*, dont les gauchissements sémantiques attestent les confusions et les intentions des législateurs ou des réformateurs de toutes espèces. La périodisation permet de reconstituer les univers polémiques et sociaux afférents (chap. 7 et 8). L'exercice n'est pas seulement taxinomique : les débats d'opinion sur les décisions prises, ainsi que les heurts plus ou moins violents suscités par leurs conséquences, réelles ou supposées, déterminaient le partage des ressources du pays et engageaient la définition de la citoyenneté au sein de la nation indienne (ou hindoue).

Depuis les années 1930, la montée des basses castes et des intouchables – ces derniers qualifiés d'« enfants de dieu » (*harijans*) par le Mahatma – est devenue une question centrale dans la polémique entre Gandhi, ferme partisan du conservatisme social, et les leaders des intouchables, notamment le docteur Bhim Rao Ambedkar (1891-1956) qui, pour sa part, mit radicalement en question l'entière organisation castée de la société indienne¹¹. Mais, tant au niveau de la politique officielle qu'à celui de l'expérience quotidienne des acteurs, il y eut des avantages évidents à jouer la carte de la caste ou du castéisme. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle son pouvoir demeure une réalité permanente dans l'Inde actuelle, alors même que jamais preuve ne fut faite qu'elle était effectivement une « banque de suffrages ». Contrairement au sentiment partagé par la majorité des acteurs sociaux et des observateurs, il apparaît douteux, sinon faux, qu'on puisse prévoir les résultats politiques à partir des seules considérations de caste, ainsi que l'a montré le sociologue indien Dipankar Gupta à partir d'exemples d'alliances ou de réalignements apparemment incongrus et donc imprévisibles¹².

11 - Voir le livre de CHRISTOPHE JAFFRELOT, *Dr. Ambedkar. Leader intouchable et père de la Constitution indienne*, Paris, Presses de Sciences Po, 2000.

12 - Montrant que le système des castes a été arbitrairement perçu comme une hiérarchie fondée sur l'opposition entre pureté et pollution, ce sociologue souligne que la *différence*, et non la hiérarchie détermine la tendance de chaque caste à persévérer dans sa nature discrète. En conséquence de quoi toute corrélation présumée entre loyauté de caste et modèle de vote est en réalité invalidée ; cf. DIPANKAR GUPTA, *Interrogating Caste. Understanding Hierarchy and Difference in Indian Society*, Delhi, Penguin Books, 2000, notamment le chapitre 6.

On regrette cependant que la discussion sur la politique nationaliste dans les décennies précédant l'indépendance reste centrée sur la figure de Gandhi. Et, plus généralement, que l'auteur ait adopté la seule perspective surplombante – celle de la politique officielle décidée et mise en œuvre par le personnel en charge des États régionaux et centraux – plutôt que de se focaliser sur le rôle des castes mises en acte et en symboles, en pratiques et en imagination, en culture et en mémoire, dans les diverses régions de l'Inde. Une perspective plus anthropologique, explorant les manifestations des cultures populaires, eût sans doute permis non seulement de rendre compte de l'usage (ou non) de la caste au quotidien mais également de s'arrêter sur les phénomènes de révolte ou les formes de résistance actives ou passives, et – pourquoi pas ? – sur l'indifférence des « subalternes » à son endroit. Il manque à cet ouvrage un ou des portraits animés de mouvements sociaux, œuvrant aussi bien dans l'espace public qu'à sa périphérie ou dans ses marges, seul moyen de faire saisir au lecteur la profusion de l'imaginaire sociologique et anthropologique de l'Inde d'hier comme d'aujourd'hui. À ce titre, on déplore l'absence de références aux pourtant fort nombreux mouvements anticastes – certains millénaristes et d'autres fort anciens, dont l'importance est ici manifestement sous-évaluée.

Surtout, S. Bayly ne considère pas suffisamment l'essor des basses castes depuis les années 1980, notamment celles que recouvre la catégorie dite des *Other Backward Classes* (OBCs), alors que celles-ci constituent pourtant plus des deux tiers de la population indienne ! Or, à la faveur du mécanisme de la discrimination compensatoire, leurs membres ont d'ores et déjà acquis nombre de postes de pouvoir et de contingents d'emplois dans les administrations tant régionales que centrales. Cette montée en puissance atteste une indigénisation du système politique qui augure d'une transformation lente mais radicale de la « gouvernementalité », c'est-à-dire de la reconfiguration des pouvoirs politiques et d'une redistribution du partage des ressources publiques du pays. À n'en pas douter, cette « révolution démocratique silencieuse », pour reprendre l'expression d'Alexis de Tocqueville, aura des conséquences économiques et sociales de forte ampleur dans les années à venir¹³.

En dépit de sa volonté d'être un *compendium*, l'ouvrage néglige certaines tendances propres à la genèse de la société indienne. Ainsi, plusieurs grands acteurs sociaux sont absents. Notamment la classe ou les couches moyennes, dont on connaît pourtant l'engagement dans la construction d'un État sans le peuple et d'un nationalisme sans nation¹⁴. Le rôle et le fonctionnement (casté) des partis communistes ou maoïstes indiens ne sont pas étudiés. Enfin, la diversité régionale

13 - On se reportera à l'ouvrage de CHRISTOPHE JAFFRELOT, *India's Silent Revolution. The Rise of the Lower Castes*, Londres, Hurst & Co., 2001, mais aussi à celui de THOMAS BLOM HANSEN, *The Saffron Wave. Democracy and Hindu Nationalism in Modern India*, Princeton, Princeton University Press, 2000.

14 - On trouvera une présentation de ces arguments dans JACKIE ASSAYAG, « En quête de classe moyenne en Inde. Grandeur, recomposition, forfaiture », *Annales HSS*, 55-6, 2000, pp. 1229-1253.

des configurations de castes, insuffisamment mise en relief, eût assurément élargi la palette et nuancé la valeur de modèle attribué au cas maharashtrien¹⁵.

La structure dans l'histoire ou l'histoire d'une structure

Surtout, cette genèse de la caste ou de l'Inde par la caste dans l'histoire fait moins le jeu de l'histoire que celui de la structure. Le postulat avait été clairement posé par S. Bayly dans les deux premiers chapitres, assurément les plus provocants. En effet, ceux-ci prennent à rebrousse-poil les discussions sur le sujet de ces vingt dernières années, en majorité consacrées à relativiser l'importance du « système des castes » et à déliter, du même coup, le paradigme orientaliste avec lequel la sociologie structurale s'était confondue en Asie du Sud.

Bien que la perspective historiographique de S. Bayly mette l'accent sur la cristallisation progressive des identités de caste, elle la fonde explicitement sur des modèles de type synchronique : ceux, anthropologiques, de Richard Burghart et de Veena Das, et celui du sanscritiste J. C. Heesterman¹⁶. Tous trois s'inspiraient à divers titres du structuralisme de Louis Dumont (en dépit des critiques qu'ils lui ont adressées), lequel avait reconduit, sous la formule de l'« idéologie du pur et de l'impur »¹⁷, le « mentalisme » et les principes cognitifs (binaires) de Claude Lévi-Strauss. L'alignement de Clio sur un tel paradigme s'avère donc paradoxal : d'abord intéressée par la flexibilité de la caste dans la durée, l'historienne étaye sa démonstration sur une conception structurale ; une conception, qui plus est, fabriquée à partir de textes normatifs fort anciens et supposés gouverner l'ensemble des pratiques, y compris celles à l'œuvre dans l'Inde contemporaine.

Résumons l'argumentation de S. Bayly. Les hiérarchies qu'induisent les fonctions de prêtrise, de la royauté guerrière et du renoncement ascétique forment la triade de référence décisive pour *tous* les hindous de castes, que ce soit négativement ou positivement. Le postulat est ici structural et extensif. Mais ces trois types de hiérarchies, supports d'idéaux et de modes de vie exclusifs, ne furent successivement mis au devant de la scène, par une large fraction de la population, qu'à cause des changements politiques et idéologiques intervenus au XVIII^e siècle.

15 - Sur cette diversité, le meilleur ouvrage reste celui coordonné par FRANCINE R. FRANKEL et S. A. RAO (éds), *Dominance and State Power in Modern India. Decline of a Social Order*, 2 vols, Oxford, Oxford University Press, 1989-1990.

16 - On se reportera à leurs articles et ouvrages respectifs, notamment RICHARD BURGART, *The Condition of Listening. Essays on Religion, History and Politics in South Asia* (éd. par Chris Fuller et Jonathan Spencer), Delhi, Oxford University Press, 1996 ; VEENA DAS, *Structure and Cognition*, Delhi, Oxford University Press, 1982 ; J. C. HEESTERMAN, *The Inner Conflict of Tradition. Essay in Indian Ritual, Kingship, and Society*, Chicago-Londres, University of Chicago Press, 1985.

17 - Cf. LOUIS DUMONT, *Homo hierarchicus. Essai sur le système des castes*, Paris, Gallimard, 1966, notamment p. 63 sq. Pour un aperçu de ces critiques, se reporter à JACKIE ASSAYAG, « La construction de l'objet en anthropologie. L'indianisme et le comparatisme de Louis Dumont », *L'Homme*, 146, 1998, pp. 165-189.

L'analyse est là fonctionnelle et diachronique. En sorte que l'histoire régressive de la caste présentée dans ce livre est de type structuralo-fonctionnaliste, dans le droit fil de la tradition britannique. L'anthropologie fournit le tableau, l'histoire le drame; la première procure les formes, la seconde les causes¹⁸.

S. Bayly recycle donc dans l'histoire le modèle normatif des *varna* et des valeurs associées à ces « classes ». Comme si l'historiographie de la caste consistait à rendre historique le modèle (sanscritisé) dumontien. L'auteur montre principalement comment ce prototype s'est cristallisé au XVIII^e siècle, puis rigidifié durant le suivant à la faveur d'une insécurité sociale accrue et de la montée corrélative des incertitudes concernant le statut ou le rang, ou s'agissant de la préservation des avantages économiques; anxiété que l'ordre exclusif des castes – ce « droit divin mandaté », écrit-elle – devait permettre de juguler.

En ce sens, cette généalogie du système des castes, incluant la genèse des idéaux modernes afférents de piété et de pureté, ne fait qu'animer l'archétype sociologique quadripartite et ses valeurs idéalisées. Certes, le procédé permet d'assigner un état civil au système des castes. Mais, c'est au grand dam de l'anthropologie et de l'histoire puisque, d'une part, le cours des événements ne fait que déployer une structure posée *a priori*, et que, d'autre part, les pratiques sociales tendent à disparaître sous les valeurs. L'anthropologie est un état des affaires sur lequel l'histoire agit; la caste, une tragédie anthropologique pourvue d'une intrigue historique.

De là cette question sur le présupposé du livre: considérer la caste comme l'« entrée » (structurale) pour étudier la société indienne, n'est-ce pas privilégier l'image de la société hindoue dominante, ou celle qu'une fraction sociale donne d'elle-même, avec le biais et toutes les distorsions que cela implique pour les autres groupes ou communautés, mais également envers les multiples autres formes d'organisations sociales, économiques et culturelles de l'Asie du Sud¹⁹?

Le « grand jeu »

L'ouvrage de S. Bayly atteste d'une combinaison experte entre une anthropologie richement documentée et une historiographie pénétrante à plus d'un titre. En sorte que les deux disciplines conspirent à convaincre le lecteur, en maintenant l'équilibre entre données factuelles et considérations théoriques, en soulignant les rapports entre structures sociales et cultures dans un espace continental appréhendé dans la longue durée. Mieux: parce que son interprétation prend clairement position, elle est une invite à repenser nombre d'*a priori* anciens ou présents sur

18 - On s'inspire des formules de CLIFFORD GEERTZ, *Available Lights. Anthropological Reflections on Philosophical Topics*, Princeton, Princeton University Press, 2000, p. 118 sq.

19 - Voir le diagnostic porté par ROBERT DELIÈGE, « L'ethnographie contre l'idéologie: le cas de l'hindouisme », *L'Homme*, 160, 2001, pp. 163-176.

la caste et à propos de cette dite « aire culturelle », ainsi que sur les disciplines qui s'appliquent à les rendre intelligibles²⁰.

L'évolution recomposée de la caste en Asie du Sud par S. Bayly dispute l'idée, aujourd'hui dominante, qu'elle serait une construction orientaliste et occidentale. L'auteur contrecarre ce *topos* (post-moderne, post-orientaliste ou subalter-niste) par le modèle structural dumontien. Mais elle le fait en mettant ce dernier au régime historiographique, c'est-à-dire en montrant que ce « système des castes » émerge à la charnière des XVII^e et XVIII^e siècles. Certes, l'auteur pense également que la colonisation a reconfiguré la caste. Mais ce type d'organisation sociale et d'identités préexistait et avait commencé à se solidifier, pense-t-elle, bien avant l'arrivée des Britanniques. Le colonialisme ne signe donc nullement la rupture avec le passé. Il y a continuité entre l'époque pré-moderne et la période contemporaine. S. Bayly repère toutefois une montée lente de l'insécurité et des incertitudes²¹ – synonyme d'opportunités et de mobilité sociale sous les effets dé- et restructurants de la construction étatique et coloniale. En somme, le « moment colonial » n'aurait été qu'un accélérateur, certes déterminant, pour l'évolution de la caste en Inde (et pour l'Inde). Cet héritage expliquerait d'ailleurs nombre de discours et de choix après l'indépendance.

Pour qui veut prendre une focale plus large, l'intérêt majeur de l'ouvrage de S. Bayly est d'illustrer, en dépit ou à cause de son ton docte, la fécondité du genre polémique en sciences sociales. Rien n'explique, en effet, la répétition fastidieuse de ses philippiques contre les partisans de la « déconstruction » de la caste et de l'orientalisme – tels Ronald Inden, Nicholas Dirks ou Gyan Prakash²², par exemple –, sauf à replacer son auteur dans le champ international du conflit herméneutique et épistémologique opposant les spécialistes de l'Asie du Sud. C'est dans ce cadre mondial que les chercheurs échangent et (se) disputent, collaborent et se singularisent, aussi bien ceux du Nord que ceux du Sud, alors même que les premiers adoptent parfois la posture des seconds et que ces derniers sont souvent « localisés » au Nord, voire installés « à demeure en diaspora »²³.

20 - Sur cette question controversée, voir JACKIE ASSAYAG, « Visions fragmentées. Géopolitique des études régionales et mondialisation », *Critique*, « Frontières de l'anthropologie », 685/686, 2004 (à paraître).

21 - Constat cependant difficile à évaluer, voire anachronique, qui doit sans doute beaucoup aux travaux contemporains sur la « société à risque », notamment celui d'ULRICH BECK, *Risk Society. Towards a New Modernity*, Londres, Sage, 1992, depuis la recherche pionnière conduite sur cette question par MARY DOUGLAS et AARON WILDAVSKY, *Risk and Culture. An Essay on the Selection of Technical and Environmental Dangers*, Berkeley, University of California Press, 1982.

22 - Pour le premier, on se reportera à son livre *Imagining India*, Oxford, Blackwell, 1990 ; pour le deuxième, à deux articles : « The Invention of Caste: Civil Society in Colonial India », *Social Analysis*, 25, 1989, pp. 42-53, et « Caste of Mind », *Representations*, 37, 1992, pp. 56-78 ; pour le troisième, on lira « Writing Post-Orientalist Histories of the Third World: Perspectives from India Historiography », *Comparative Studies in Society and History*, 32-2, 1990, pp. 383-408.

23 - Sur cette question, des « Intellectuels en diaspora et théories nomades », en Asie du Sud, Europe et États-Unis, on se permet de renvoyer au dossier coordonné par JACKIE

Dans le champ académique pour l'hégémonie intellectuelle sur l'Asie du Sud, passée ou présente, la lutte symbolique met actuellement aux prises la dite nouvelle école de Cambridge (en réalité plutôt un réseau) et les courants post-colonialiste, subalterniste et post-orientaliste dominants aux États-Unis²⁴. Non sans d'ailleurs entraîner quelques conséquences paradoxales. Alors que les membres de la première soulignent la continuité de l'histoire et la profondeur temporelle des formes de la culture et du patriotisme autochtone (jusqu'à découvrir un espace public indigène préexistant à l'installation du British Raj), la pensée post-coloniale, subalterniste ou post-orientaliste reconnaît dans la colonisation une irruption brutale et une transformation radicale des formes de savoir et de pouvoir pré-modernes dans le sous-continent; d'où la ténacité de ses partisans à en souligner l'impact sur le temps long et leur scepticisme au regard de la reconstruction des « formes antérieures », largement inaccessibles selon eux, sauf à le céder à l'anachronisme ou aux rétroprojections répondant aux besoins du présent.

À lire S. Bayly, on constate curieusement que la réfutation des thèses de ces derniers structure, en creux, les analyses de la nouvelle école de Cambridge. Comme si les adversaires de ce courant, notamment les plus virulents, étaient déjà devenus « post- » à leur insu (mais à divers degrés) puisque ne pouvant désormais penser en dehors de cette nébuleuse, dont on ne sait d'ailleurs si elle correspond à un « état de réalité » ou à une perspective épistémologique, si elle renvoie à une

ASSAYAG et VÉRONIQUE BÉNÉI, *L'Homme*, 156, 2000, ainsi qu'à sa version augmentée en anglais, *At Home in Diaspora. South Asian Intellectuals and the West*, Delhi-Bloomington, Permanent Black/Indiana University Press, 2003.

24 - Trois virulentes polémiques ont porté sur la priorité de l'économie sur la culture. La première a opposé le « subalterniste » GYAN PRAKASH (« Writing Post-Orientalist Histories of the Third World: Perspectives from India Historiography », *Comparative Studies in Society and History*, 32-2, 1990, pp. 383-408; « Can the Subaltern Ride? A Reply to O'Hanlon & Washbrook », *Comparative Studies in Society and History*, 34-1, 1992, pp. 168-184) aux représentants de l'école britannique, ROSALIND O'HANLON et DAVID WASHBROOK (« After Orientalism: Culture, Criticism, and Politics in the Third World », *Comparative Studies in Society and History*, 34-1, 1992, pp. 141-167; la deuxième, le même DAVID WASHBROOK (« From Comparative Sociology to Global History: Britain and India in the Pre-History of Modernity », *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, 40-4, 1997, pp. 410-433; « The Global History of "Modernity": A response to a Reply », *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, 41-3, 1998, pp. 295-311; « [...] And Having Melted into Thin Air, and Rains Down Again », *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, 42-4, 1999, pp. 569-574) à PETER VAN DER VEER (« The Global History of Modernity », *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, 41-3, 1998, pp. 285-294; « All that is Solid Melts into Thin Air », *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, 42-4, 1999, pp. 566-568), cette fois s'agissant de la place et du rôle de l'État-nation. La troisième entre les partisans (critiques) de l'orientalisme d'EDWARD SAID, CAROL A. BRECKENRIDGE et PETER VAN DER VEER (éds), *Orientalism and the Post-Colonial Predicament. Perspective on South Asia*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 1993, et leurs opposants, plutôt sanscritistes et philologues, ELI FRANCO et KARIN PREISENDANZ (éds), *Beyond Orientalism. The World of Wilhem Halbfass and its Impact on India and Cross-Cultural Studies*, Amsterdam-Atlanta, Rodolphi, 1997. Pour une critique de ce débat en termes historiographiques, voir WILLIAM R. PINCH, « Same Difference in India and Europe », *History and Theory*, 38-3, 1999, pp. 389-407.

crise de la représentation ou à celle de la « vision à vol d'oiseau » et du « parler pour autrui ». Comme si, en somme, le champ des études, c'est-à-dire des questions posées à la recherche, les problèmes qui s'imposent à l'investigation, les critères selon lesquels les spécialistes décident de ce qui doit compter comme interrogation ou solution, s'était de manière irréversible déplacé, telle une moraine frontale, alors même que les batailles continuent d'être menées à l'arrière-garde.

Les disciplines académiques ne prennent pas seulement forme par la différenciation interne des débats scientifiques qu'elles engendrent. Elles sont également instruites par leur transformation au sein des espaces économiques, politiques, idéologiques et culturels de vaste ampleur. Ces divisions géopolitiques leur imposent une conjonction d'éléments et de forces qui leur sont manifestement extérieurs. La formation des chercheurs et les positions qu'ils occupent dans le champ disciplinaire, ainsi que leurs prises de position et leur autoreprésentation, dépendent en partie du cadre des États-nations et des rivalités coloniales anciennes ou de la configuration du (ou des) empire(s); des traditions nationales ou impériales, dépassées et assumées selon l'école de Cambridge, inachevées et toujours structurantes pour la modernité, selon le courant post-colonial. Comme si, à plus d'un siècle de distance, cette querelle interprétative transposait, dans l'espace universitaire devenu global et désormais partagé par les chercheurs des anciennes régions colonisées, la rivalité (mais aussi l'alliance équivoque) entre puissances occidentales pour la domination mondiale que subsumait la vieille désignation anglophone de « grand jeu »²⁵.

Jackie Assayag
CNRS



25 - Bien que l'expression *Great Game* ait d'abord désigné le combat des Britanniques face à l'expansion de la Russie en Asie centrale, notamment sur la frontière nord-ouest de l'Inde, le terme fut régulièrement employé dans la première moitié du XX^e siècle; cf. ROBIN JAMES MOORE, *The Endgame of Empire*, Oxford, Oxford University Press, 1988.